

Petre Diaconu, *Les Coumans au Bas-Danube aux XIe et XIIe siècles*. Traduit du roumain par R. Creteanu

Paul Gautier

Citer ce document / Cite this document :

Gautier Paul. Petre Diaconu, *Les Coumans au Bas-Danube aux XIe et XIIe siècles*. Traduit du roumain par R. Creteanu. In: Revue des études byzantines, tome 38, 1980. pp. 307-308;

https://www.persee.fr/doc/rebyz_0766-5598_1980_num_38_1_2115_t1_0307_0000_2

Fichier pdf généré le 13/04/2018

vu, dans la ligne d'une telle idéologie, l'Etat contrôler et confisquer là le pouvoir spirituel, l'Eglise s'arroger ici un pouvoir temporel. En distinguant deux cités, dont la visée est différente, Augustin d'Hippone a sauvegardé le principe de l'indépendance des pouvoirs, dans des circonstances politiques absolument différentes, il est vrai. D'autre part, on ne peut lui reprocher d'avoir bafoué la liberté humaine ; en bonne théologie, la prescience divine n'empêche pas l'exercice du libre arbitre, de même que la prédestination ne l'exclut pas sous toutes ses formes.

Albert FAILLER

Petre DIACONU, *Les Coumans au Bas-Danube aux XI^e et XII^e siècles*. Traduit du roumain par R. Creteanu (Bibliotheca historica Romaniae. Etudes 56). — Editura Academiei Republicii socialiste România, Bucarest 1978. 20,5 × 14. 158 p.

L'auteur, qui a consacré aux Petchénègues dans la même collection une monographie du même genre, laquelle avait été d'ailleurs diversement appréciée, retrace dans celle-ci, à l'aide de documents littéraires et archéologiques, l'histoire des invasions d'un autre ennemi de Byzance, les Coumans, et, en dépit des faiblesses évidentes de l'ouvrage, on se félicitera de sa parution, puisqu'il n'existe encore sur le sujet aucune étude d'ensemble. L'origine des Coumans reste encore obscure, et, faute de documentation à leur sujet, force est de se contenter d'affirmer qu'il s'agit d'un peuple de nomades de race turque, plus ou moins apparenté à celui des Ouzes et des Petchénègues : tout le reste n'est que supposition. Dans le texte de rabbi Pethakia allégué à la p. 10, il me semble que le terme Kédar utilisé pour désigner leur territoire est un simple emprunt au psaume 119,5. Pour en savoir un peu plus sur leurs mœurs et leur civilisation, on a interrogé, en sus des textes, les trouvailles archéologiques, spécialement les sépultures censées être coumanes, mais comme il est malaisé, sinon impossible, de distinguer les tombes coumanes des tombes ouzes ou petchénègues, les témoignages recueillis sont bien fragiles, et leur interprétation est loin d'être convaincante. Il en va de même à propos des relations socio-économiques entre Roumains et Coumans (ch. 4), puisque nous ignorons à peu près tout en ce domaine, et de la toponymie locale (ch. 5), au sujet de laquelle les spécialistes affichent de sérieux désaccords.

Aux ch. 6-9, 11, 14, on se trouve en terrain plus solide, puisque l'auteur y relate l'histoire des invasions coumanes durant les 11^e et 12^e siècles, mais bon nombre de ses interprétations des textes byzantins appellent de sérieuses réserves. Je serai d'accord pour l'essentiel avec la présentation de la campagne petchénègue de 1087 (cf. *REB* 20, 1962, p. 96-99) et la relation de l'invasion coumane suscitée un peu plus tard par le Pseudo-Diogène. Mais on pourra chicaner sur la date proposée pour celle-ci : automne 1094. L'empereur est dans la capitale en février (*Actes de Lavra*, II, n° 52). Il réside à Serrès du 8 juin (non pas février, cf. *Alexiade*, II, p. 176^b : mémoire de [la Translation] de s. Théodore le Stratilate) au 29 du même mois. Après quoi, il continue sa route et reçoit la soumission du prince Bolkan (*Alexiade*, II, p. 184). De retour à Constantinople, il n'eut pas à régler l'affaire de Nil et de Blachernitès, mais celle de Léon de Chalcédoine, juste à la veille de son départ en campagne contre les Coumans, que nous maintenons pour notre part au début de 1095, comme nous l'avons fait dans la *REB* 29, 1971, p. 280-284, une étude que l'auteur ne connaît pas. D'autre part, j'hésite à suivre l'auteur au ch. 9, où il s'efforce de démontrer que les envahisseurs de 1122/3 ne sont pas les Petchénègues, mais les Coumans : ses arguments ne sont pas convaincants, et je ne suis pas sûr que le témoignage de Michel le Syrien l'emporte sur celui de Nicétas Choniata. La mise au point concernant la situation politique de la région nord-danubienne au ch. 12 est plutôt décevante : bien malin qui trouvera en effet un seul argument sérieux garantissant la réalité d'une « domination » byzantine en cette région dans la seconde moitié du 12^e siècle. De même, au ch. 13, où il se propose d'identifier la localité appelée Chèlè chez Choniata et Pachymère, l'auteur

apparaît surtout préoccupé de défendre une thèse, et il n'hésite pas à torturer les textes pour identifier cette Chèlè, manifestement bithynienne, avec la Kilia danubienne. Quand il referme le livre, le lecteur se défend mal contre l'impression que les documents mis en œuvre ont été souvent sollicités, parfois mal interprétés. Globalement, les suppositions l'emportent sur les certitudes, et de très loin. On n'accablera pas pour autant P. Diaconu, qui s'est heurté à l'insuffisance des sources ; on doit reconnaître qu'il a exploité une documentation considérable, et c'est un grand mérite, et regretter que le résultat de tant d'investigations soit, tout compte fait, sur le plan historique, plutôt mince.

Paul GAUTIER

Joseph GILL, S.J., *Byzantium and the Papacy, 1198-1400*. — Rutgers University Press, New Brunswick, New Jersey, 1979. 23 × 15. xii-342 p.

L'auteur étudie deux siècles de relations entre l'empire byzantin et la papauté. La partie centrale de l'ouvrage (p. 97-181) concerne l'action de Michel VIII Paléologue, qui mena la diplomatie la plus entreprenante et la plus persévérante vis-à-vis de la papauté. Ses efforts aboutirent à la signature de l'Union de Lyon ; grâce à l'Union, il put repousser les offensives de Charles d'Anjou, mais celle-ci fut dénoncée par Rome du vivant de l'empereur et rejetée par l'Eglise byzantine dès sa mort. Michel VIII Paléologue s'inspira des tractations menées auparavant par Jean III Batatzès, et son action doit être expliquée et comprise dans le prolongement de ces contacts antérieurs. Au siècle suivant, Jean VI Cantacuzène et Jean V Paléologue ravivèrent les relations avec la papauté, afin d'échapper au danger turc. Parmi les quatre empereurs qui montrèrent un grand intérêt pour la papauté durant ces deux siècles, Michel VIII Paléologue tient le premier rang. Cette vision n'est pas uniquement due à l'historien de l'époque, Georges Pachymère, qui, en sa qualité de clerc, donne un grand relief aux affaires de l'Eglise, car les actes pontificaux apportent un témoignage concordant. Il est d'ailleurs difficile de déterminer dans quelle mesure l'historien était défavorable à l'Union ; fonctionnaire du patriarcat, il dut adopter les vues de ses chefs hiérarchiques successifs. Lorsqu'il écrit son Histoire, l'Union de Lyon avait déjà été rejetée par l'Eglise byzantine ; il est donc naturel qu'il y condamne les unionistes ; mais son œuvre ne révèle pas nécessairement les vues qu'il pouvait avoir au moment même où se déroulaient les événements.

L'intérêt de cet ouvrage réside dans la présentation d'ensemble des tractations que menèrent d'un côté le pape, qui entendait refaire l'unité de la chrétienté sous son égide, et de l'autre l'empereur, qui voulait échapper au danger occidental ou cherchait à obtenir des secours contre ses ennemis de l'est. L'inadéquation des buts que poursuivaient respectivement les deux contractants condamnait sans doute à l'échec ces tentatives. C'est la conclusion à laquelle aboutit l'auteur dans son épilogue (p. 244-255).

On regrettera que l'auteur n'ait pas utilisé le récent article de A. FRANCHI : *Il problema orientale al concilio di Lione II (1274) e le interferenze del regno di Sicilia*, *O Theologos* 5, 1975, p. 15-110 ; celui-ci infléchit le sens de certaines tractations de la papauté avec les empereurs de Nicée et avec Michel VIII Paléologue, grâce à une étude renouvelée des sources pontificales, et il éclaire en particulier le problème des deux ambassades de 1250 et 1253 (cf. V. LAURENT, *Regestes*, nos 1313 et 1319). Concernant le patriarche Arsène (voir p. 98 et 276 n. 1), il faut sans doute tempérer le jugement que porte Georges Acropolite sur son caractère, son degré d'instruction ou l'irrégularité de son ordination ; Georges Acropolite entend discréditer le censeur de Michel VIII Paléologue. Mais Théodore Skoutariôtès, dont l'Histoire mériterait de figurer dans la liste des sources, prend le contre-pied des jugements émis par son modèle. D'autre part, l'auteur semble hésiter entre la chronologie de Georges Pachymère et celle de Nicéphore Grégoras en ce qui concerne l'accession au pouvoir de Michel VIII Paléologue : il adopte la chronologie du second, lorsqu'il admet que l'empereur fut couronné à la fin de l'année 1258 (p. 104),